Document generated on 07/18/2025 2:08 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

LÉVESQUE, Georges-Henri, *Souvenances I. Entretiens avec Simon Jutras*. Montréal, Les Éditions La Presse Ltée, 1983.

Michael Behiels

Volume 38, Number 4, Spring 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/304316ar
DOI: https://doi.org/10.7202/304316ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Behiels, M. (1985). Review of [LÉVESQUE, Georges-Henri, *Souvenances I. Entretiens avec Simon Jutras*. Montréal, Les Éditions La Presse Ltée, 1983.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *38*(4), 602–604. https://doi.org/10.7202/304316ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LÉVESQUE, Georges-Henri, *Souvenances I. Entretiens avec Simon Jutras*. Montréal, Les Editions La Presse Ltée, 1983.

Voici, enfin, les mémoires de Georges-Henri Lévesque qu'on attendait avec impatience et curiosité depuis quelques temps. Le lecteur avide ne sera pas déçu du produit final. La longue période de gestation de ces *Souvenances* a certainement contribué à la haute qualité ainsi qu'à l'envergure de ce projet.

Si ces *Souvenances* ont un but principal, c'est de démystifier le personnage et le caractère du père Lévesque qui est généralement reconnu par la génération d'après-guerre comme un critique de Maurice Duplessis et de son régime autoritaire et anti-social. *Souvenances* couvre les premières quarante années du père Lévesque, de 1903 à 1943, l'année où l'École des sciences sociales de Laval devient une Faculté. Selon son interlocuteur et confrère dominicain, Simon Jutras, il fallait livrer au grand public *tout* le père Lévesque «tel qu'il est, tel qu'il fut pendant les quarante permières années de son existence: un enfant épanoui et choyé, un écolier intéressé et appliqué, un jeune religieux soumis à des crises, un prêtre fortement engagé, un professeur éminemment actif, un universitaire inventif; par-dessus tout, un homme, un poète, un romantique, un humaniste capable de se mettre à découvert autant par souci de la vérité que par fierté, autant par gratitude que par admiration.» (p. 12) Grâce à la persévérance du père Lévesque et à l'encouragement et l'aide de son confrère, *Souvenances* révèle un personnage imbu de rares qualités humaines.

Ces mémoires commencent avec un portrait psychologique de l'auteur. Il se voit surtout comme un batailleur pour qui le premier terrain de combat c'est lui-même, un être qui cherche sans cesse à maîtriser les forces intérieures opposées et même contradictoires entre le corps et l'âme, entre le naturel et le surnaturel. En plus, il se voit comme un être essentiellement social impliqué dans le dilemme: me servir ou servir. Outre sa famille, sa communauté religieuse, l'ordre dominicain, et en particulier saint Thomas d'Aquin et le thomisme conçu avant tout comme «une méthode de penser, une façon de vivre, une vision du monde, un éclairage sur le Créateur et son oeuvre» (p. 35), furent les influences déterminantes dans la formation de ce personnage. Le père Lévesque fut aussi profondément marqué par le catholicisme libéral de Lacordaire, de Lamennais et de Montalembert à cause de leur culte de la liberté: liberté de l'enseignement, de la presse, d'association et de l'Église tourmentée de France. Comme sociologue, son école de formation fut celle, non pas de l'école positiviste d'Emile Durkheim, mais de l'école catholique de Fréderic Le Play et de ses disciples, Edmond Demolins, Henri de Tourville et Paul Bureau.

Les grandes lignes de son personnage établies, le père Lévesque nous invite au lieu de ses origines, c'est-à-dire à Roberval au bord du lac Saint-Jean, le plus célèbre lac du Québec! Il nous livre un portrait plutôt lyrique et romantique de son enfance dans cette région isolée et sous-développée. Les problèmes socio-économiques de la région ne semblent pas avoir influencé son choix de carrière de sociologue et d'apôtre social. De même, son séjour au Séminaire de Chicoutimi où les matières des humanités classiques et le nationalisme traditionnel - l'abbé Félix-Antoine Savard était son professeur de français - font le gros du curriculum, ne laissent aucun présage de la formation d'un jeune sociologue. Il mentionne brièvement son admiration pour monseigneur Eugène Lapointe, supérieur du Séminaire et fondateur du premier syndicat catholique, et son vague désir de poursuivre une vocation semblable à la sienne.

Le père Lévesque traite ensuite de son apprentissage dominicain commençant avec une description très révélatrice des pénitences imposées par la règle et la vie au noviciat de Saint-Hyacinthe en 1923-24. Il les trouvait assez dures en particulier le port de la chemise de laine dont il fut dispensé après une vraie crise de dolorisme exagéré! Il prend ses cours réguliers de philosophie et de théologie au couvent d'Ottawa où il rencontre les pères Ceslas Forest, Benoît Mailloux, Pie-Marie Gaudrault, et où il approfondit sa connaissance des traités dogmatiques, mataphysiques et surtout morales de saint Thomas. Sa conception de l'homme «doué d'intelligence, de libre arbitre et d'un pouvoir d'action qui lui est propre» (p. 145) vient de saint-Thomas. On commence à voir les origines de son catholicisme social. En 1930, deux ans après son ordination sacerdotale, l'ordre dominicain décide de l'envoyer se spécialiser en sciences sociales à Lille, où il devient le premier candidat de la province dominicaine canadienne.

Suivant de près le récit du père Lévesque il est facile de déduire l'importance du séjour en Europe pour la formation non seulement du jeune sociologue mais surtout du fervent apôtre du catholicisme social. Selon l'auteur, ses supérieurs le «destinaient à une carrière de professeur qualifié, alors que je songeais plutôt, selon un goût personnel prononcé, à devenir un apôtre social». (p. 187) Heureusement pour son Ordre, il suit les deux carrières simultanément. Grâce au père Ceslas Rutten, un dominicain belge, il s'initie aux divers aspects de l'action sociale catholique: syndicalisme ouvrier chrétien, mouvements spécialisés d'action catholique comme JOC et JEC, Semaines sociales de Belgique et de France, coopératives et mutualités. A Lille, il suit les cours de sociologie du père Delos, de finances publiques de Pierre Bayart et complète une thèse sur «la bourse des valeurs».

Dès son retour à Ottawa, il se lance dans l'enseignement. Le jour, il donne des cours de philosophie sociale avec concentration sur l'économie aux prêtres dominicains; le soir, il les répète aux laïcs, garçons et filles. Ses élèves lui réclament des cours sur la Cooperative Commonwealth Federation et le crédit social. Invité à faire la critique du programme de la CCF pour l'École sociale populaire du célèbre père Joseph-Papin Archambault, le jeune dominicain devient directement mêlé à la contestation idéologique et politique de la grande crise économique. Le père Lévesque donne une longue explication de la décision de l'épiscopat de la province de Québec, décision qu'il avait soutenue avec vigueur en public, de condamner la CCF à cause de son programme

socialiste, «car le vrai socialisme n'est que du communisme larvé». (p. 229) Certes, sa critique analytique du programme, est plus nuancée, mais c'est la condamnation générale de l'épiscopat que le peuple retient et non pas les arguments jésuitiques d'un jeune sociologue. Quand, à la fin des années 1930, le père Lévesque change d'avis sur le nouveau parti, il ne peut rien pour changer la situation. En plus, l'auteur mentionne seulement en passant l'autre côté de cette fameuse décision, c'est-à-dire, la question nationale. Dénoncée pour son caractère protestant et anglophone, la CCF est perçue comme un véhicule d'assimilation. A cause de l'alliance entre le nationalisme canadien-français et l'Église catholique, cette décision est lourde de conséquences. En fin de compte, c'est la perception nationaliste de la CCF plus que la condamnation de l'Église qui explique l'incapacité de la CCF et, depuis 1960, du NPD de s'enraciner dans la société francophone du Québec.

Département d'histoire
Université Acadia

MICHAEL BEHIELS